

Les religions, une aventure de l'intériorité

CHERCHER

L'IMPOSSIBLE

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Si l'on ne trouve
que ce que
l'on cherche,
comment trouver
de la nouveauté ?
Ce paradoxe
débouche sur un
mal de vivre.

Il existe un très beau passage dans *Le Banquet* de Platon qui est à l'origine d'un des plus redoutables paradoxes épistémologiques, même à notre époque moderne : « *On ne peut chercher que ce que l'on sait devoir être cherché.* » Cette idée est aussi épistémologiquement inquiétante que juste : partir à la recherche d'une chose présuppose une idée de ce que l'on recherche. Si bien que, *in fine*, on ne fait que trouver ce que l'on souhaitait trouver dès le départ. On tombe ainsi dans un paradoxe : on ne peut trouver de la nouveauté (de « *l'impossible* », dirait Derrida) qu'à la condition de ne pas la chercher. En d'autres termes, on ne cherche vraiment que si et seulement si on ne cherche pas.

UNE SOCIÉTÉ DE « CHERCHEURS »

Curieusement, la société de consommation dans laquelle nous vivons peut, à bien des égards, être qualifiée de « société de chercheurs », dans la continuité de ce schème du paradoxe. En effet, si chercher revient à trouver ce que l'on souhaite trouver, dès lors, la pléthore de publicités destinées à nous ouvrir toujours plus de choix, toujours plus d'alternatives, toujours plus de *produits* sont une émanation de ce paradigme, finalement très clôturé et clôturant, de la satisfaction du *souhait*, pour ne pas dire du désir. De l'antique télévision à cinq chaînes aux abonnements tous azimuts, tout est fait pour que le client *trouve ce qu'il cherche*.

Et de fait, il le trouvera toujours... en dehors de lui-même. De ceci, résulte un deuxième paradoxe, cette fois-ci très (trop) actuel : alors que les individus sont toujours plus à même de trouver ce qu'ils cherchent, à l'heure où la production de biens de confort et de

plaisir n'a jamais été aussi élevée (en tout cas dans les pays développés), le mal de vivre n'a jamais été plus insupportable.

TOUT EST POSSIBLE

Et encore une fois, pour répondre à ce mal, l'individu est sûr de trouver ce qu'il cherche au milieu des myriades de médicaments dont l'efficacité est évidemment « prouvée scientifiquement ». Ce mal de vivre trouve bien entendu son origine dans cette quête jamais satisfaite, ce cercle qui consiste à faire en sorte que *tout soit possible*, et qui ne laisse plus aucune place à l'impossible. Autrement dit, à l'authentique découverte qui fait de nous des êtres humains qui s'élèvent. Les historiens des sciences le savent : les plus grandes découvertes ont eu lieu précisément quand un scientifique a trouvé autre chose que ce qu'il cherchait, voire même lorsqu'il a trouvé *le contraire* de ce qu'il cherchait. Lorsque l'impossible est advenu. Face à ce mal de vivre, les religions ne sont-elles pas encore le lieu où l'impossible n'est pas seulement envisagé, mais est même désiré, *recherché* ? Une promesse de ce qui ne peut se produire qu'en soi ? Une aventure de l'intériorité, d'une recherche de soi-même qui s'achève en un impossible qui libère l'être de ses jougs ?

C'est en tout cas ce que l'on pourrait comprendre de ces paroles attribuées à Jésus : « *Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve ; et quand il aura trouvé, il sera bouleversé et, étant bouleversé, il sera émerveillé et il régnera sur le Tout.* » (Évangile de Thomas, Loggion 2). Belles paroles de sagesse pourtant tirées d'un apocryphe... Peut-être un exemple d'un impossible trouvé ? ■